

**Liga medicorum homœopatica internationalis
Ligae pars dentaria**

**Association internationale de médecine homœopathique
odonto-stomatologique**

DENTARIA ACTA

Revue trimestrielle 1973 – 1^{ère} année – N°3

Note du rédacteur :

Continuons notre épopée, en précisant que cette série est spécialement destinée aux nouveaux membres de l'ANPHOS, à ceux qui n'ont pas eu la joie de connaître Jean Meuris et ses proches collaborateurs et amis ... et à tous ceux qui désirent, dans ce monde pleins de sollicitations « facilitatrices », ne pas oublier les bases essentielles de l'homœopathie. N.Stelling

DENTARIA ACTA 1973 – 1^{ère} année – N°3

**L'ORGANON
DE L'ART DE GUERIR**

Lorsqu'on étudie l'Organon, on peut avoir deux attitudes, que d'ailleurs nous rencontrons à chaque pas de l'existence, en tout temps, en toute occasion : s'attacher à la lettre ou rechercher l'esprit.

L'Organon date de cent cinquante ans. Et bien entendu, les termes utilisés par Hahnemann ne coïncident pas avec la terminologie moderne. C'est ainsi qu'il ne parle pas de microbes, mais de miasmes. Et naturellement, celui qui s'attache à la lettre dira : comment peut-on prendre en considération l'œuvre de quelqu'un qui ignorait même l'existence des microbes ? Pasteur les a découverts et a apporté l'explication de la maladie, alors qu'auparavant c'était l'errance la plus totale.

Si au contraire nous faisons l'effort, le tout petit effort, de remplacer le mot miasme par le mot microbe, nous atteignons alors l'esprit de l'Organon et nous réalisons que cet ouvrage est profondément actuel.

Ainsi au paragraphe 31, Hahnemann expose : "Les influences délétères, tant psychiques que physiques qui portent atteinte à notre vie terrestre et qu'on appelle agents pathogènes, ne possèdent pas d'une manière absolue la faculté d'altérer la santé.

Nous ne tombons malade sous leur influence que lorsque notre organisme, en état de moindre résistance, est suffisamment prédisposé à ressentir l'atteinte de la cause pathogène présente, la subit, en souffre et éprouve un désaccord dans ses sensations et ses fonctions physiologiques.

Par conséquent, ces influences délétères ne rendent pas malade n'importe qui et n'importe quand".

La découverte pastoriennne et les recherches qui lui ont succédé permettent aujourd'hui de préciser que tout un groupe des agents pathogènes dont parle Hahnemann s'appelle, selon un terme choisi par Pasteur, des microbes, que l'on peut les classer en streptocoques, staphylocoques, bacilles d'Eberth, etc.

Mais il n'en reste pas moins exact que "ces influences délétères ne rendent pas malade n'importe qui et n'importe quand".

Lorsque la médecine officielle s'attache au seul fait d'un bacille pour expliquer une maladie, il est parfaitement évident qu'elle méconnaît tout cet aspect du problème et qu'en conséquence, ses conclusions issues de prémisses incomplètes ne peuvent qu'être fausses à l'arrivée.

La science moderne nous a appris la relativité de toute chose, et cette notion de relativité nous la trouvons immédiatement chez Hahnemann : "Les agents pathogènes ne possèdent pas *d'une manière absolue*, la faculté d'altérer la santé" (pas absolue, donc relative).

C'est pourquoi, nous pouvons aujourd'hui vous inviter à étudier cette œuvre, bien qu'elle ait cent cinquante ans et, le faisant dans cet esprit, vous réaliserez combien elle correspond aux données de la science moderne, justement parce qu'elle a tiré toutes ses conclusions en tenant compte de cette relativité. Dans la conception Hahnemannienne on ne peut séparer qu'artificiellement la notion de l'agent agresseur de la notion du terrain de l'agressé. L'un et l'autre font partie d'une équation qui aboutit ou à la maladie ou à la santé. Lorsque le praticien homœopathe choisit le remède approprié il considère respectivement ces deux paramètres, voit l'importance relative de l'un par rapport à l'autre et fait ensuite sa prescription.

Pour Hahnemann, ce choix se fait en fonction des signes tant objectifs que subjectifs que présente le malade. C'est ainsi que dans le cas d'un abcès dentaire, alors que le malade souffre d'une volumineuse tuméfaction "signe objectif", nous tiendrons compte pour le choix du remède de la nature des douleurs, donc un signe subjectif : si les douleurs sont battantes nous penserons en priorité à la prescription de Belladonna; si elles sont lancinantes, à celle d'Hepar Sulfur.

En réalité ces signes subjectifs correspondent à de stades anatomo-pathologiques différents. Belladonna est indiqué au stade congestif alors qu'Hepar Sulfur apparaît avec la collection suppurée. Le stade anatomopathologique est un signe lui aussi. Dans ce sens, les précisions que nous apportent aujourd'hui les méthodes de la recherche moderne peuvent en certains cas nous orienter vers un groupe de remèdes. Il est tout aussi vrai, en sens inverse, qu'il est des cas où la découverte du remède signifié par toute l'observation du malade nous mettra sur la voie du

diagnostic exact de l'affection dont il souffre. C'est souvent le cas dans le traitement des névralgies trigéminales, dites essentielles, qui cessent d'être essentielles lorsque le remède met en lumière la véritable étiologie. Ainsi l'homœopathie moderne a su intégrer dans le cadre hahnemannien toutes les découvertes qui facilitent la compréhension du malade.

Tout praticien homœopathe expérimenté est aujourd'hui, dans le cadre de sa spécialité, capable d'utiliser toutes les ressources de la nosologie officielle. Mais, et c'est ceci qui est important, l'expérience lui enseigne que le jour où les conclusions de la nosologie officielle sont en contradiction avec les conclusions qu'il convient de tirer de la nature du remède signifié par les indications tant objectives que subjectives fournies par le malade, c'est le plus souvent ces dernières qui en définitive se révèlent exactes (à condition bien entendu qu'il n'y ait pas d'erreur dans l'observation). Elles se révèlent telles lorsque, conformément au vieil adage "curationes naturam morborum demonstrant", elles assurent la guérison du malade. En fait, parce que l'ensemble des signes présentés par le malade révèle non seulement la nature, la localisation et le stade anatomo-pathologique de l'affection dont il souffre, mais en même temps, toute la part qui revient au déséquilibre de son terrain, déséquilibre qui est déterminant dans le fait qu'il a pu tomber malade : l'équation est complète; le remède homœopathique judicieusement choisi tient compte non seulement de l'aspect pathologique dans sa localisation anatomique, mais aussi, et c'est là que réside la réelle étiologie, du potentiel pathologique contenu dans tout l'organisme du malade.

Ceci est possible parce que le diagnostic de morbidité s'appuie sur la loi de similitude dont Hahnemann donnait en 1796 l'expression concise : *similia similibus curentur*. Et qu'il définit plus explicitement dans l'Organon paragraphe 70 : "(La méthode homœopathique) est celle qui, calculant bien la dose, emploie contre *l'ensemble des symptômes* d'une maladie naturelle, un remède capable de provoquer chez l'homme bien portant des symptômes aussi semblables que possible à ceux qu'on observe chez le malade".

Notons tout de suite que c'est le remède, tel qu'il sera administré chez l'homme malade, qui est capable de déclencher chez l'homme sain des symptômes semblables. Ce n'est pas la dose toxique de la substance et si dans les matières médicales figurent des signes qui ont été obtenus à partir des connaissances toxicologiques, ce ne sont pas les plus importants ni les plus nombreux.

Kent précise à ce sujet dans sa XXVIII^e conférence (Science et Art de l'Homœopathie) : "Une partie de la classe (pratiquant une expérimentation) n'obtiendra aucun symptôme avec les différentes dynamisations même s'il répète ou augmente les doses inconsidérément, et s'il s'agit d'*Arsenicum*, pour obtenir à tout prix une réaction, il leur sera nécessaire d'en absorber une dose massive et substantielle. Les symptômes qui se manifesteront alors ne seront que des effets toxiques, desquels on ne peut apprendre que peu de chose. Les résultats obtenus par la toxicologie telle qu'on l'enseigne dans nos écoles de médecine procèdent d'expérimentations du caractère le plus grossier qui n'apportent aucune finesse dans les détails".

En fait, les signes procurés par l'expérimentation du remède dilué nous apportent tout autre chose que l'expérimentation d'une action toxique. L'hypothèse la plus vraisemblable est celle d'un processus de sensibilisation : sensibilisation chez l'expérimentateur et c'est pourquoi réagissent seulement les sujets sensibles, désensibilisation chez le malade soigné homœopathiquement : une substance qui en quantité et en qualité n'est pas toxique pour l'être normal devient poison violent pour l'être sensibilisé.

La dilution et les succusions qui assurent la dynamisation du remède homœopathique apparaissent donc lui conférer un pouvoir infiniment supérieur à celui que peut présenter la substance à l'état naturel.

C'est généralement avec la 30 CH que les "pathogénésies" ont été établies.

Citons à nouveau Kent (même conférence) : "La société homoeopathique de Vienne n'avait pas voulu sanctionner délibérément les expérimentations faites par Hahnemann, car elle pensait qu'il était impossible qu'une symptomatologie aussi extraordinaire puisse être le produit de sensations ressenties chez des êtres humains. Cette société ne voulut pas reconnaître l'utilisation de la trentième dynamisation tant recommandée par Hahnemann dans ses expérimentations. Aussi se réunirent-ils tous et décidèrent de réexpérimenter quelques remèdes et d'en essayer précisément la trentième dynamisation. On procéda donc à l'expérimentation de Natrum Muriaticum, de Thuya occidentalis, et d'autres médicaments, et Watzke fut assez honnête pour dire que malgré ses convictions nettement contraires à ce genre d'expérimentation, il était bien obligé d'admettre que les symptômes obtenus avec la trentième dynamisation étaient irréfutables et pouvaient même être très intenses".

Que dans les années 1900, les homœopathes viennois aient émis des doutes sur la validité des trentièmes dilutions, au-delà du nombre d'Avogadro, était en réalité une attitude a priori raisonnable : il est impossible que subsiste la moindre trace de matière à une telle dilution. Remarquons, de surcroît, qu'ils ont choisi pour expérimenter une substance telle que Natrum Muriaticum, le sel marin, dont chaque être humain absorbe quotidiennement une importante quantité, sans jamais déclencher les signes pathogénétiques obtenus avec une trentième dilution de ce même Natrum Muriaticum. C'est bien parce qu'existe cette particularité, parce que les dilutions et succusions successives confèrent à la substance une propriété nouvelle que l'homœopathie existe. Déjà Hahnemann proclamait : "La matière n'est qu'une apparence, la matière est force". Il a fallu attendre plus d'un siècle pour qu'Einstein concrétise cette affirmation en établissant la formule qui exprime le rapport entre l'énergie et la matière.

Il est certain - l'expérimentation tant pathogénétique que thérapeutique l'atteste - que le mode de préparation du remède homœopathique permet d'isoler dans sa pureté une part de cette force qui est contenue dans la matière; que chaque formule chimique donne naissance à une force spécifique et les travaux de Heinz, maître de recherche au C.N.R.S. de Strasbourg, prouvent aujourd'hui que cette force spécifique persiste au-delà de la matière, ce qui explique l'action des dilutions au-delà du nombre d'Avogadro. Ces importants travaux seront étudiés en détail dans le numéro 4 de Dentaria Acta.

Dans son ouvrage "Doctrine homœopathique", le docteur Henri Bernard propose une explication : "Un liquide est constitué par des molécules qui n'ont entre elles qu'une attraction assez faible pour leur permettre de rouler en quelque sorte les unes sur les autres. Il en est de même des grains d'une poudre fine, produite par assèchement.

Entre ces molécules se trouvent des espaces plus ou moins grands et c'est dans ces espaces que viennent se loger les molécules du corps qui entre en solution au sein du liquide considéré. La diffusion du corps dissout au sein du solvant n'est pas instantanée et n'est pas parfaite si le mélange est laissé au repos. La tension superficielle qui plaque les molécules les unes contre les autres s'oppose à cette diffusion, tandis que la pression osmotique la favorise. Dans les dilutions homœopathiques où chaque opération diminue de quatre-vingt-dix-neuf centièmes le nombre des molécules du produit actif, il arrive un moment où le nombre de ces molécules n'est plus assez grand pour occuper tous les espaces libres du solvant. C'est alors que la succusion va, en forçant la dispersion du produit actif, provoquer une modification physique des molécules de ce produit. Chaque molécule ainsi sollicitée à occuper un espace plus vaste que ses propres limites, se dilatera en quelque sorte, et ce faisant, libèrera une partie de son énergie de cohésion. C'est sans doute cette libération, dont la dernière manifestation (la plus importante) est la solution du remède dans les liquides organiques du malade qui donne la puissance au remède homœopathique et l'on conçoit alors que cette énergie libérée est d'autant plus intense qu'elle est plus poussée".

Bien entendu, il ne s'agit ici que d'une hypothèse. Une hypothèse que nous pouvons concevoir maintenant, étant donné les connaissances scientifiques modernes, mais qui était totalement impensable à l'époque d'Hahnemann.

En fait, les découvertes d'Hahnemann étaient en avance de cent cinquante ans sur leur époque. Elles demeurent en réalité à la pointe de la connaissance scientifique. C'est cette constatation qui est importante, parce qu'elle montre que c'est en prenant maintenant pour base de départ la doctrine homœopathique que la médecine moderne est capable de devenir réellement scientifique : en considérant comme plus important dans le développement de la maladie le paramètre du terrain; alors que jusqu'à ce jour elle ne s'est attachée qu'à la prolifération bacillaire, qui n'est que la conséquence de la morbidité du terrain.

Revenons au paragraphe 70 de l'Organon :

Il convient, nous explique Hahnemann, de choisir *le remède qui par sa pathogénésie est capable de couvrir "l'ensemble des symptômes d'une maladie naturelle".*

Un remède pour l'ensemble des symptômes.

Cette spécificité de l'action pathogénétique des substances, que nous venons d'étudier, impose bien évidemment la recherche de cette similitude aussi complète que possible des signes morbides et des signes pathogénésiques. C'est pourquoi, on peut affirmer qu'il n'y a qu'un seul similimum, correspondant aux signes précis donnés par le malade à l'instant où nous l'examinons. C'est ce similimum et lui seul qui est capable d'agir en modifiant profondément le terrain. Certes, à côté du

similimum, il y a plusieurs similes. S'il est des cas où l'usage d'un simile peut être utile au malade, il est bien évident que plus les signes sont riches et nombreux plus disparaît cette possibilité et elle disparaît totalement dès l'instant où nous nous adressons à un cas chronique. Toutes choses que nous étudierons en détail dans le numéro 4 de Dentaria Acta.

